

Études internationales



Buss, Claude A. *The United States and the Republic of Korea : Background for Policy*. Stanford (Cal.), Hoover Institution Press, 1982, 184 p.

André Kuczewski

Volume 16, numéro 4, 1985

L'ONU : quarante ans après

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/701953ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/701953ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kuczewski, A. (1985). Compte rendu de [Buss, Claude A. *The United States and the Republic of Korea : Background for Policy*. Stanford (Cal.), Hoover Institution Press, 1982, 184 p.] *Études internationales*, 16(4), 913–915.
<https://doi.org/10.7202/701953ar>

ÉTATS-UNIS

BUSS, Claude A. *The United States and the Republic of Korea: Background for Policy*. Stanford (Cal.), Hoover Institution Press, 1982, 184 p.

« L'homme se plaît à raisonner par antinomie » écrivait, il y a près d'un quart de siècle le fameux éducateur américain John Dewey. « Il formule ses convictions en noir et blanc, positions entre lesquelles il ne reconnaît pas d'intermédiaire » (John Dewey, *Experience and Education*, New York, Macmillan, 1959, p. 1). Cette évaluation plutôt pessimiste de la nature humaine peut fort bien être appliquée à l'ouvrage dont il est question ici. Dans *The United States and the Republic of Korea*, Claude A. Buss se livre à une interprétation américaine classique – mais usée – à saveur de guerre froide de « la façon dont ont évolué les relations entre les États-Unis et la République de Corée et de l'identification des variables qui doivent être prises en considération en vue de l'élaboration d'une stratégie nationale pour l'avenir » (p. XI). Pour une large part, l'étude de Buss ne constitue qu'une longue diatribe sans fondement autre qu'émotif contre l'Union soviétique. L'auteur soutient que l'URSS, totalement opportuniste (et dont les dirigeants sont les plus cyniques et les plus impitoyables des héritiers de Machiavel) est une nation « vouée à un militantisme et à une témérité toujours plus grands au sein de la communauté mondiale » (p. X). Buss affirme que les objectifs de politique étrangère du Kremlin sont assujettis aux valeurs de « prestige et de puissance », ce qui, suivant la logique de l'auteur, explique pourquoi l'Union soviétique cherche « si âprement à accroître sa puissance et suit une politique nationaliste » (p. X).

Tout l'ouvrage de Buss est imprégné de ses sentiments anti-soviétiques. « La péninsule coréenne », écrit-il, « vers laquelle convergent les intérêts asiatiques des grandes puissances, est dans une situation extrêmement délicate et qui pourrait provoquer un conflit global. En ce sens, la situation de la Corée et aussi explosive que celles de la Pologne en Europe, de l'Iran au Moyen-Orient et de l'Af-

ghanistan en Asie du Sud » (p. X). L'émergence du drame coréen sur la scène internationale (éventualité qu'incidemment Buss croit inévitable) ébranlerait certainement tout le système politique mondial. « Bien que l'attention des acteurs internationaux soit en ce moment orientée ailleurs », affirme sans ambages l'auteur, « une provocation (soviétique) délibérée pourrait rapidement projeter la Corée au premier plan de l'actualité mondiale » (p. X).

Si les hostilités entre la Corée du Nord et la Corée du Sud reprenaient, les Soviétiques et les Américains se retrouveraient automatiquement engagés dans une autre guerre en sol asiatique. Il est donc impératif de rechercher et d'identifier les sources potentielles de conflit, de réfléchir sur ce que les États-Unis peuvent et ne peuvent pas faire pour protéger leurs intérêts et d'étudier les ramifications internationales des relations entre les États-Unis et la République de Corée. (p. XII).

L'ouvrage de Buss débute par un bref rappel de l'histoire de la Péninsule coréenne, à partir de son unification au septième siècle de notre ère. Buss décrit les structures économiques et sociales de la nation coréenne ainsi que sa situation géographique et retrace l'évolution de sa politique intérieure et extérieure des origines jusqu'à l'assassinat du président Park Chung Hee et la montée de son successeur Chun Doo Hwan. Les sept chapitres suivants sont pour l'essentiel consacrés à l'analyse des relations diplomatiques étroites existant entre Séoul et Washington, révélées pour la première fois lors de ce qui fut appelé l'« action policière coréenne », en 1950.

Il est troublant, sinon proprement scandaleux, d'apprendre que l'auteur accepte sans aucune réserve la version officielle du conflit présentée par la Maison-Blanche et le Département d'État américain. Buss se cramponne désespérément à l'interprétation selon laquelle la résistance américaine à l'invasion, le 25 juin 1950, de la République de Corée par la Corée du Nord – soutenue moralement et matériellement par l'Union soviétique (soutien largement exagéré par Buss et présenté de manière simpliste) – ne serait ni plus ni moins

que la lutte du bien contre le mal. « La Guerre de Corée », soutient-il, « fut le centre d'une lutte globale entre la sécurité collective – le principe majeur des Nations Unies – et l'usage de la force, symbolisée par les puissances communistes » (p. 31, c'est nous qui soulignons). « La paix, le progrès et la justice, voilà tout ce que recherchaient les États-Unis en Corée », soutient l'auteur. Malheureusement, lorsque « l'agression cynique, brutale et flagrante » (Acheson) de la Corée du Nord vint menacer ces intérêts, le président Truman dû prendre position: « C'est en Corée que serait freinée l'expansion communiste » (p. 63).

Cette interprétation de la Guerre de Corée et de ses conséquences présente de graves problèmes méthodologiques et philosophiques. D'abord, soutenir, ou pire encore, écrire que l'URSS monopolise le champ de la politique de puissance constitue le comble de l'incompétence pour un spécialiste des relations internationales ou de l'histoire diplomatique. En plus d'être à cent lieues de la *Machpolitik* pratiquée par toutes les grandes puissances (y compris les États-Unis dans des régions comme les Caraïbes et l'Amérique latine) au cours du dernier millénaire, une telle position démontre une ignorance flagrante des faits historiques.

À plusieurs reprises, les explications de Buss atteignent un degré surprenant d'absurdité. Lorsqu'il décrit les différences idéologiques fondamentales entre Washington et Moscou, Buss soutient que la politique étrangère soviétique se caractérise par « l'hypocrisie, la supercherie et la propagande » (p. 94). Contrastant avec la sombre réputation faite à l'URSS, les fondements de la diplomatie américaine sont présentés de façon colorée et en termes chaleureux. Buss répète avec insistance que les États-Unis désirent sincèrement éviter toute confrontation car, traditionnellement, il s'est toujours manifesté une « réticence de la part des Américains à recourir à l'usage de la force » (p. 94). De plus, les Soviétiques ne poursuivent que des « objectifs grandioses » découlant de « leur expansionnisme inné » (p. 94). Encore une fois, deux mesures président

à l'analyse. En entretenant des relations avec la République de Corée, les États-Unis ne se préoccupent que de faire preuve de « bonne volonté » et de garantir la « sécurité » (p. 121). Buss admet à contrecœur (dans un rare et réconfortant accès d'honnêteté intellectuelle) que le comportement extérieur de l'Union soviétique est aussi fondé sur des objectifs jugés essentiels à l'intérêt national. Délaissant et allant presque jusqu'à abandonner son hypothèse antérieure voulant que l'idéologie marxiste-léniniste constitue l'instrument de propulsion de l'URSS sur la scène internationale, il admet que Moscou, comme Washington, attribue une grande importance à « un revenu national satisfaisant, des frontières sûres, un équilibre des forces avec les États-Unis et une influence, dans les affaires mondiales, qui soit à la mesure de son statut international » (p. 95, c'est nous qui soulignons).

Même après en avoir convenu (ce qui, en dernière analyse, contredit sa position première), Buss reprend son attaque en règle de l'Union soviétique en soutenant par ailleurs que l'alliance des États-Unis avec la République de Corée, de Truman à Carter, se révèle éclairée, salutaire et nécessaire. Prenant pour acquis que l'URSS tirera immédiatement parti de toute faiblesse militaire en Corée du Sud et que l'objectif ultime de Moscou restera la domination communiste de la planète, Buss pose son diagnostic sur les relations américano-coréennes et effectue des pronostics quant à leur avenir. « La menace d'une guerre », conclut-il, « subsiste toujours ». Pour cette raison, « l'importance de la République de Corée comme alliée des États-Unis devient de plus en plus évidente ». Les États-Unis doivent veiller à employer tous les moyens diplomatiques, politiques et militaires dont ils disposent afin de conserver les liens d'amitié avec la Corée du Sud puisque de tels liens sont « absolument essentiels pour contrer toute initiative soviétique en Asie du Nord-Est... Aussi longtemps que l'URSS fournira des armements à la Corée du Nord et qu'elle la soutiendra sur la scène diplomatique, les États-Unis et la République de Corée devront s'entendre sur les questions de sécurité » (p. 167).

Bien que les principales faiblesses de cet ouvrage aient été décrites, il faut en signaler quelques autres moins graves. Il ne s'agit pas tant de ce que l'auteur a dit, mais plutôt de ce qu'il a omis de dire. Buss est impardonnable de n'accorder qu'une attention superficielle au fait que durant les trente années de leur alliance avec la République de Corée, les États-Unis sont restés muets au sujet des violations des droits de la personne et autres abus politiques infligés par les dirigeants de la Corée du Sud envers leur propre population. En tolérant ces injustices (tout en abreuvant l'Union soviétique de reproches pour des actions semblables en Pologne et en Afghanistan par exemple), les États-Unis se déniaient le droit d'adresser des reproches à Moscou tant et aussi longtemps qu'ils ne condamneront pas les dirigeants sud-coréens.

En terminant, il faut relever une dernière faiblesse. Il s'agit de la bibliographie présentée par l'auteur, qui comprend presque exclusivement des sources officielles américaines et sud-coréennes. Considérant ce qu'il a lu, il n'est guère surprenant qu'il ait écrit ce qu'il a écrit. Mais il aurait dû être mieux avisé et ne pas simplement répéter des déclarations officielles destinées au grand public et ne constituant absolument pas des sources de données objectives et impartiales.

Bref, cet ouvrage n'a que peu de valeur heuristique. Néanmoins, il constitue un exemple parfait de myopie nationaliste et de la façon de l'éviter si l'on veut se livrer à une étude sérieuse des problèmes internationaux. A.L. Huxley avait certainement raison d'écrire, dans *Point Counter Point*, qu'« il faut autant d'effort pour écrire un mauvais livre que pour en écrire un bon; dans les deux cas, l'auteur y met autant de sincérité et de cœur ». Mais même Huxley aurait admis qu'il y a des exceptions à la règle et *The United States and the Republic of Korea* en est une.

André KUCZEWSKI

Administration and policy Studies
McGill University, Montréal

SCHOENBRUN, David. *Ainsi va l'Amérique de Roosevelt à Reagan*. Paris, Plon, 1984, 495 p.

David Schoenbrun a été un spectateur privilégié des événements des dernières cinquante années. Sa profession de journaliste lui a permis de rencontrer les Grands de ce monde: Roosevelt, Churchill, de Gaulle, Hô Chi Minh, Kennedy. Sa bonne connaissance du français, ainsi que sa profonde sympathie pour la France et ses habitants font de lui un observateur impartial des rapports, souvent délicats, franco-américains.

Le tableau qu'il dresse de l'Amérique, et de ses problèmes intérieurs et extérieurs, du New Deal à la Reaganomics, est très intéressant. Il nous fait revivre l'expérience Roosevelt, les années de guerre et les marchandages politiques, la guerre froide, la crise du Vietnam. Il n'a pas été partout; il a même raté la nouvelle de la capitulation japonaise! mais il a vu et su beaucoup de choses et son témoignage est précieux.

D'où vient, alors, qu'on puisse éprouver un certain malaise en lisant son livre? Probablement à trois raisons essentielles: le genre même de l'ouvrage, la non correction de certaines erreurs et une partisanerie un peu trop poussée.

Pour ce qui est du genre de l'ouvrage, on ne sait jamais s'il s'agit d'une autobiographie, d'une série de reportages, de commentaires politiques; impression qui est confirmée par les redites d'un chapitre à l'autre. Et c'est dommage car les trois aspects sont intéressants. L'autobiographie est peut-être un peu trop héroïque. Il est bien, il est beau, de participer au débarquement en Provence et de remonter avec l'Armée de Lattre jusqu'au Rhin; mais beaucoup l'ont fait et à des postes plus exposés que celui de correspondant de guerre; les héros sont, généralement plus modestes. Les reportages sont vivants et colorés. Les commentaires politiques souvent excellents; notamment à la page 138, concernant la France: « Si la politique de la France était aussi ordonnée que ses jardins, il y aurait dans ce pays, l'un des gouvernements les plus stables de la planète ». Et à la page 266, concer-